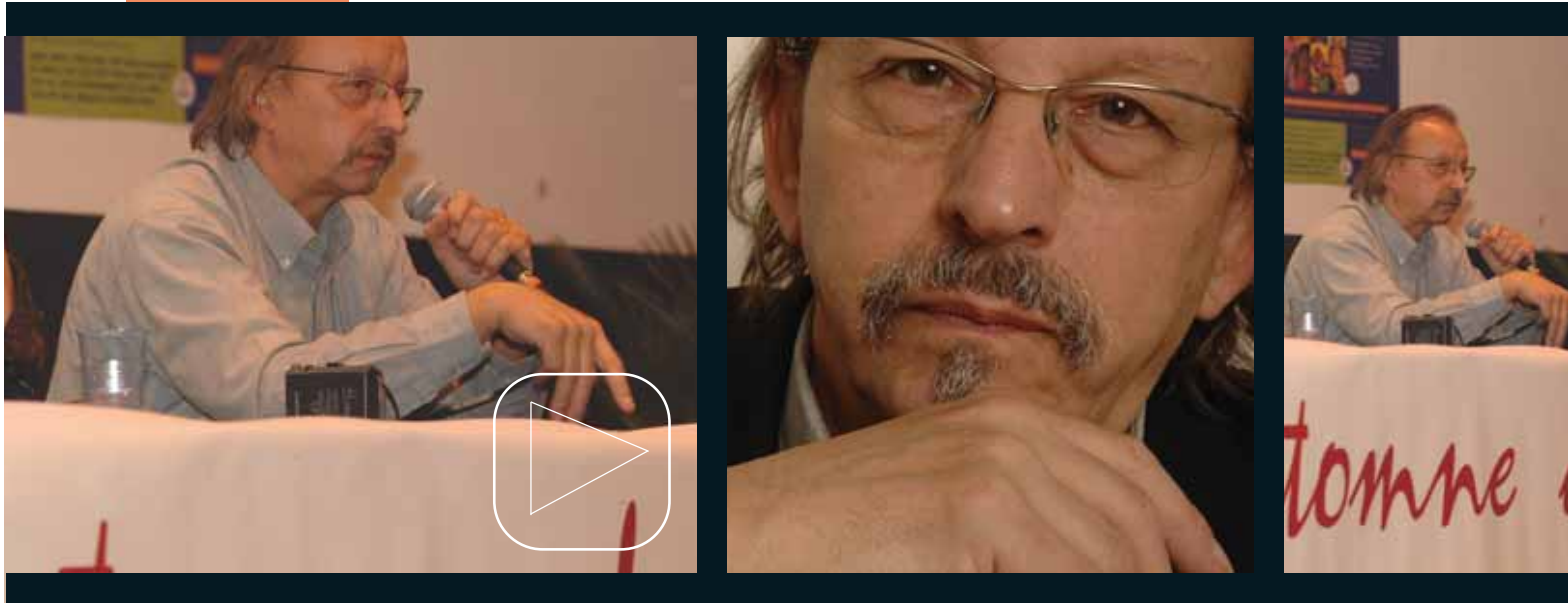


Didier Daeninckx

Tombé sur des histoires à faire bouquiner

« Je suis tombé sur une histoire incroyable », c'est un peu le leitmotiv de Didier Daeninckx dès lors qu'il parle de la genèse de ses romans et de ses albums de littérature jeunesse. Enquêteur qui interroge l'histoire « des gens de peu » dans la grande Histoire contemporaine, il produit des récits porteurs d'humanité qui ont trouvé chez Rue du monde une « maison d'édition » complice. Rencontre avec l'auteur de *Meurtres pour mémoire*.



B

aucoup d'émotions à l'occasion de la venue à La Londe de Didier Daeninckx. « Une histoire sans trou de mémoire », tel était le thème de l'entretien donné par cet auteur de romans noirs toujours situés au cœur des heures sombres de l'histoire contemporaine. De Mort au premier tour et Meurtres pour mémoire, à Missak et Nos ancêtres les pygmées, parcours hors norme d'un écrivain entre littérature pour adultes et littérature jeunesse.

Dès vos premiers écrits vous avez fait le choix du roman policier, du roman noir, pourquoi ce parti pris ?

D'abord cela correspond à un goût de lecteur. Enfant, je lisais des livres qui me faisaient peur. Puis, j'ai retrouvé ces émotions dans les romans policiers. Vers 12 ou 13 ans, j'étais très attiré par les livres de poche sur lesquels il y avait un petit chat aux poils hérissés qui signifiait « policier ». En voyant ce logo, je savais qu'il y aurait de la frayeur là-dedans. A cette époque j'ai lu les aventures de Sherlock Holmes et plus tard, quand j'ai relu Conan Doyle, je me suis aperçu qu'il s'agissait d'un grand écrivain et qu'il n'était pas réductible à un genre littéraire. Je n'ai jamais cessé de lire des polars avec un goût plus prononcé par la suite pour le roman noir et les grands auteurs américains comme Dashiell Hammett ou Raymond Chandler. Pour moi, il n'y a pas de différence entre Les Tueurs d'Ernest Hemingway et La moisson rouge d'Hammett, romans écrits au même moment. C'était une période marquée par l'influence du cinéma avec la force du dialogue, la crudité du récit, les jeux de pouvoirs, la violence, et les romans de ces auteurs constituaient une manière de voir la société américaine. Vers 18, 20 ans, je me suis intéressé à toute la réflexion sur la forme, sur le style, sur la langue, menée autour du groupe Tel quel notamment, et je lisais ces textes en même temps que la Série noire. Au début des années 70, j'ai pris de manière frontale la rupture essentielle dans la littérature française qu'a constituée l'irruption de Jean-Patrick Manchette.

N'y a-t-il pas aussi des raisons plus personnelles que vos goûts de lecteur ?

En effet, mon itinéraire a aussi été marqué

par le fait que j'avais un compte personnel à régler avec un Préfet de police qui s'appelait Maurice Papon. Pour cela, je me suis servi du genre policier, et ça a donné Meurtres pour mémoire sur lequel j'ai commencé à travailler en 1983. La justice a réussi à le condamner mais de manière imparfaite en 1998 pour la phase bordelaise de son parcours. Dans mon bouquin, je voulais traiter de la phase parisienne et de la répression de la manifestation contre l'OAS à Paris le 17 octobre 1961 et au cours de laquelle huit personnes qui s'étaient réfugiées dans la bouche du métro Charonne avaient été tuées. Parmi elles, il y avait Suzanne Martorell, une amie de ma mère. J'avais 12 ans et à cet âge je savais que le Préfet de police était l'assassin. Dès l'instant où l'on apprend ce genre de chose on regarde forcément la société et l'ordre d'une manière un peu différente que le commun des mortels. Puis je me suis aperçu que dans l'ombre du souvenir de Charonne, il y avait un autre massacre perpétré six mois plus tôt à Paris, en octobre 1961, au cours duquel plusieurs centaines d'Algériens avaient perdu la vie. Il y avait aussi dans l'itinéraire de Papon tout ce qui s'était passé dans le Constantinois, en Algérie, au cours des années 50 (notamment les massacres des 20 et 21 août 1955 – NDLR) ainsi qu'au Maroc où Papon a laissé une trace tout aussi sanglante et totalement ignorée par le public en tant que secrétaire général du protectorat français. Mon choix du polar peut donc s'expliquer par la conjonction de quelque chose qui était un goût littéraire pour le roman policier dans son évolution vers le roman noir et puis quelque chose de totalement personnel.

Mon choix du polar peut donc s'expliquer par la conjonction de quelque chose qui était un goût littéraire pour le roman policier dans son évolution vers le roman noir et puis quelque chose de totalement personnel.

Autre parti pris, celui de situer vos récits dans un cadre historique et contemporain. Pourquoi cet autre choix ?

Je m'intéresse à ce que j'appellerai l'histoire au vif. Dans Meurtres pour mémoire, je parlais de choses qui s'étaient passées en 1961 et pour lesquelles il y avait comme un angle mort : pas de recherche sur le sujet, aucune thèse, aucune maîtrise, rien dans l'université française. Quand l'Histoire reste juste dans l'antichambre, ce n'est plus de l'Histoire, c'est du conflit, c'est de la politique. Il y avait une vraie difficulté pour les institutions à interroger quelque chose dont les responsables étaient toujours là et avaient toujours barre sur les gens qui auraient pu se charger, par extraordinaire, de faire un travail sur cette période. Aujourd'hui ce sont des choses qui évoluent, mais au début des années 80, la seule manière d'aborder l'Histoire au vif était le domaine artistique, le théâtre, le roman, la chanson, la peinture. Sur les questions qui sont conflictuelles dans la société, c'est souvent l'artistique qui permet d'ouvrir la voie à une réflexion qui est plus scientifique.

Il y a une autre partie dans ma réponse. Je viens d'une famille sans importance, dans laquelle personne n'a jamais laissé son nom nulle part, dans laquelle les gens n'ont jamais

laissé aucune trace alors qu'ils se sont retrouvés dans des situations incroyables et qu'ils ont essayé à leur niveau de peser sur le devenir du monde. Je ne connais pas, par exemple, l'écriture de mon grand-père paternel, j'ai quelques photos, mais ses traces sont effacées. J'ai commencé à écrire parce que c'était une manière de reconstituer des époques historiques, d'y situer des intrigues et d'y faire revivre une part de ceux qui m'ont précédé. Je ne fais pas de romans autobiographiques, mais écrire est pour moi une manière d'interroger le passage sur la planète des gens de peu et, avec le travail que j'ai fait, j'arrive à les comprendre à peu près. Pour ce qui est de mes parents c'est assez simple, pour les grands-parents ça devient déjà extrêmement difficile, quant à mes arrière-grands-parents c'est pratiquement l'inconnu, tout s'arrête, il n'y a pas de possibilité d'aller au-delà. C'est aussi pour cette raison que la période la plus ancienne dans laquelle je me suis projeté dans les romans est 1919 avec Le der des ders.

Vos romans sont aussi marqués par une forte critique sociale et politique. Vous considérez-vous comme un écrivain engagé ou militant ?

Les mots sont importants. Je suis totalement

antimilitariste depuis toujours. Le service militaire n'existe plus, mais quand on a essayé de m'y envoyer, j'ai mis au point avec une quinzaine de copains un groupe de refus de l'armée. Personnellement j'ai réussi à me défilier pour déficience mentale, mais j'ai des copains qui ne se sont toujours pas remis de ce refus. C'est un refus qui a laissé des traces et qui pouvait être extrêmement violent. Tout ça pour dire que je n'aime pas les mots comme « militant » ou « militaire ». Quant au qualificatif « engagé », il me rappelle le « engagez-vous, rengagez-vous ! » et, c'est un terme qui me fait frissonner. Rapporter ces termes à un écrivain, c'est d'un seul coup lui mettre sur les épaules tout le poids, toute la honte des années 50. Même si je vois ce que l'on veut dire par « engagé », je ne peux m'empêcher de penser à tous ces écrivains qu'on disait précisément « engagés » et qui n'ont pas vu ce qui se passait à l'Est. Pour moi ce terme se rapporte à une période historique qui est close. Un écrivain de cette époque a dit « je suis un écrivain dégagé », il s'appelait Jacques Prévert. Quand on regarde sa biographie, on voit qu'il s'est opposé au nazisme, mais on s'aperçoit que dans les années 50 il a refusé d'être de parti pris, qu'il a dénoncé ce qui se passait dans les « démocraties populaires »



J'ai commencé à écrire parce que c'était une manière de reconstituer des époques historiques, d'y situer des intrigues et d'y faire revivre une part de ceux qui m'ont précédé



Un auteur sans trou de mémoire

*L'écrivain Didier Daeninckx est né en 1949 à Saint-Denis, en Seine-Saint-Denis. Cet enfant du baby boom issu d'une famille populaire, tombé très tôt amoureux du roman noir, est devenu à l'âge de douze ans le témoin indirect d'une violence aveugle, avec l'assassinat en octobre 1961 d'une amie de sa mère au métro Charonne lors des manifestations d'Algériens à Paris. Sa passion pour le polar, les traces laissées par la répression sanglante dirigée par Maurice Papon, constituent les éléments fondateurs de son entrée dans l'écriture. Son premier roman *Mort au premier tour* paru en 1982, puis son second *Meurtres pour mémoire* paru en 1984, marque immédiatement son style. Didier Daeninckx écrit des romans noirs, dont l'intrigue se déroulant dans un cadre historique de la période contemporaine raconte l'histoire d'anonymes ayant été confrontés aux événements les plus sombres de l'histoire de l'humanité ; la seconde guerre mondiale avec les camps d'extermination, la France de Vichy, la résistance, ou encore la période de la colonisation. Écrivain prolifique, Daeninckx a publié plus de 80 récits qui lui ont valu de nombreux prix littéraires dont celui de la littérature policière ou celui du roman noir. A la fin des années 80, suite à la sollicitation d'une institutrice exerçant dans l'école où il était scolarisé étant enfant, l'auteur écrit son premier album de littérature jeunesse, *La fête des mères*. Ce texte lui a valu bien des déboires, le ministère de l'intérieur de l'époque dirigé par Charles Pasqua ayant tenté d'interdire son livre. Après plusieurs productions chez Syros et *La Farandole*, il fait son entrée en 2002 chez *Rue du monde* avec *Il faut désobéir*, le premier volet d'une trilogie sur la seconde guerre mondiale. Travaillant avec les illustrateurs de génie que sont Pef, Laurent Corvaisier ou Jacques Ferrandez, il aborde dans ses albums les thèmes de prédilection qui ont forgé sa réputation d'écrivain pour adultes. Le dernier en date, *Missak, l'enfant de l'affiche rouge*, raconte la vie de Missak Manouchian, le résistant arménien fusillé au mont Valérien en même temps que les autres membres de l'affiche rouge. Didier Daeninckx est également l'auteur de pièces de théâtre, de scénarios pour la télévision et le cinéma.*

et il était très seul. Je souhaite que chacun garde sa manière de juger les choses. Quand on était engagé il fallait forcément basculer du côté où on était censé se situer et cela entraînait des logiques qui faisaient bon compte de la vérité. Aujourd'hui nous sommes dans une période plus tranquille et plus facile. Cela permet de pouvoir s'expliquer sur les termes. Disons que je choisis mes combats en toute conscience.

Vous êtes entré dans la littérature jeunesse à la fin des années 80. Qu'est-ce qui a motivé ce choix ?

J'ai commencé par hasard. Un jour alors que je faisais mon marché, j'ai été arrêté par une jeune femme, une enseignante de l'école Victor Hugo d'Aubervilliers qui me dit, « j'enseigne dans la classe où vous étiez élève, accepteriez-vous d'y revenir ? » Bien évidemment il était difficile de dire non. J'ai demandé aux enfants de réfléchir à une histoire et comme je suis écrivain, j'ai voulu écrire cette histoire en parallèle. Ce travail a été donné à la bibliothécaire d'Aubervilliers qui l'a envoyé aux éditions Syros et deux semaines plus tard, alors que je n'étais au courant de rien, j'ai reçu un coup de fil m'avertissant que mon texte était accepté et qu'il serait publié. Ça a donné *La fête des mères* publié en 1986. Les choses auraient pu en rester là, mais quelques semaines après la parution le ministre de l'intérieur de l'époque, qui a fini beaucoup plus mal que moi avec des procès dans tous les azimuts, il s'agit de Charles Pasqua, a essayé d'interdire mon livre sous prétexte qu'il constituait une sorte de pornographie politique. L'histoire était celle d'un gamin dont le père devient chômeur et qui pense que son père a commis un hold-up. On me reprochait le fait que l'histoire ne se terminait pas par la dénonciation du père par le fils de 8 ans. Il y a eu des dizaines d'articles dans la presse avec une campagne complètement hallucinante. Le ministère de l'intérieur avait fait une sorte de musée de l'obscénité dans lequel étaient placés les ouvrages qui dérogeaient à la morale, la morale selon Charles Pasqua, et on y trouvait mon livre. Il y avait aussi à l'époque « Sang de la terre », une association défendant les bonnes mœurs à l'intérieur de la littérature de jeunesse, qui a exercé une pression extraordinaire. Mon livre était interdit dans toutes les bibliothèques de la ville de Pa-

© Illustration de Jacques Ferrandez, extraite de « Nos ancêtres les Pygmées », Rue du monde



Aux origines étaient les ancêtres

« Nos ancêtres les Gaulois ! », cette formulation censée désigner les origines du peuple français a fait long feu à l'école. A l'heure où la question de l'immigration, de l'intégration et de l'identité nationale est propulsée sur le devant de la scène publique, Didier Daeninckx publie *Nos ancêtres les pygmées*. L'histoire de ce premier volet d'un récit en plusieurs volumes encore à venir et intitulé *Enfants des colonies*, se déroule à Marseille au tournant de la fin de la guerre d'Indochine et du début des « événements » d'Afrique du Nord. C'est l'histoire de deux enfants sénégalais à qui on enseigne à l'école l'origine gauloise de leurs ancêtres, au grand dam de leur père. Une histoire émouvante comme sait en raconter Daeninckx, illustrée par Jacques Ferrandez, qui se termine sur la rencontre face à la Méditerranée du père sénégalais et de l'instituteur en partance pour l'Algérie en tant qu'appelé, un instituteur en plein doute.

ris malgré les protestations des personnels. Des délégations allaient voir les libraires en leur disant que mon livre ne devait pas figurer sur leurs rayons. Je me suis aperçu à ce moment-là des enjeux qu'il y avait dans la littérature jeunesse et dont je n'étais absolument pas conscient auparavant. Je me suis dit que s'il y avait de tels enjeux, je devais recommencer.

Écrit-on de la même manière selon que l'on écrive pour un adulte ou pour un enfant ?

Je ne me pose pas les questions de cette manière. J'écris sans m'interroger sur la façon dont les phrases viennent. Bien sûr, les choses sont différentes, mais j'essaie de faire des livres pour adultes lisibles par les plus jeunes. J'ai écrit des textes parfois un peu compliqués, avec des retours en arrière par exemple, mais je ne cherche pas à pacifier mon vocabulaire. Je me souviens qu'étant gamin, dans les livres qui m'emportaient il y avait bien un dixième des mots qui m'étaient totalement obscurs. Je lisais des contes et légendes et je rencontrais des personnages d'Hindous avec des noms imprononçables, qui faisaient trente lettres. Le fait de partir dans l'inconnu comme ça ouvre les portes de l'imaginaire. Même si les formulations sont parfois compliquées, il s'agit la plupart du temps de livres illustrés, l'histoire ne se lit pas uniquement à partir du texte imprimé. A côté, il y a des dessins, des espaces ouverts où le lecteur peut rêver, revenir sur le livre ou sur un passage. Les albums illustrés produisent une pratique du livre qui n'est pas forcément celle que l'on a en tête en tant que lecteur adulte. Quand j'écris je pense à ça, je sais que Pef, Corvaisier ou un autre illustrateur va venir construire la page d'à côté, que leurs couleurs vont détourner mon texte.

Vos albums abordent des questions graves, des périodes historiques troubles, la seconde guerre mondiale par exemple dans la trilogie des *Trois secrets d'Alexandra*, peut-on parler de tout aux enfants et comment ?

J'ai écrit la trilogie *Les trois secrets d'Alexandra* chez Rue du monde suite à une sollicitation d'Alain Serres. Il avait constaté un vide dans la littérature de jeunesse sur cette période. Nous en avons discuté et j'ai commencé à réfléchir et à faire des re-

cherches pour savoir comment aborder ces sujets. En travaillant sur la France de Vichy et sur les rafles, je suis tombé sur l'histoire de policiers qui à Nancy ont sauvé 300 familles juives en inventant des formes de résistance pour éviter leur arrestation et leur déportation. J'ai pu rencontrer une dame qui avait été sauvée étant gamine. Un des policiers était venu l'attendre à la sortie de l'école. Il lui avait fait ouvrir son cartable pour y jeter quelque chose dedans, puis lui avait dit de rentrer immédiatement. Tremblante la petite fille était retournée chez elle et, en ouvrant son sac, ses parents y avaient trouvé des papiers d'identité pour toute la famille. Je suis donc tombé sur cette histoire et d'un seul coup, écrire a été d'une grande simplicité. C'est comme cela que j'ai raconté l'histoire de ces gamins qui resquillaient pour aller voir des westerns au cinéma et qui voyaient dans l'étoile jaune du shérif le symbole de ce qui protège. Mais plus tard pour ces enfants, ce symbole va devenir un signe de stigmatisation et de mort avec l'étoile jaune des juifs. C'est en partant de la manière dont les apparences peuvent être trompeuses, de la façon dont un policier censé vous protéger peut devenir un bourreau ou au contraire de la façon dont un policier qui fait peur peut vous sauver, que j'ai pu écrire *Il faut désobéir*. Le second volet, *Un violon dans la tête*, repose aussi sur des faits réels. Je l'ai écrit à partir du témoignage d'Henri Krasucki que j'ai rencontré par hasard alors que j'étais allé accompagner ma fille à la montagne pendant quelques jours. Nous étions dans le même hôtel et il m'a raconté qu'il y séjournait tous les ans depuis la fin de la

seconde guerre mondiale parce que la CGT de la métallurgie avait obtenu en 1945, que tous les « métallos » déportés dans les camps pendant la guerre puisse y venir une semaine. Puis il m'a parlé de la période de sa vie où il avait été résistant et de la déportation à Auschwitz. « J'étais passionné d'opéra, m'a-t-il dit, et si j'ai survécu alors que des copains plus costauds que moi y sont passés en trois semaines, c'est tout simplement parce que j'ai pensé dès le premier jour à reconstituer un opéra dans ma tête, à retrouver toutes les interprétations, toutes les paroles, chaque décor. Ils ne sont jamais parvenus à me prendre mon opéra et c'est ça qui m'a permis de tenir le coup ». Ce second volet de la trilogie est donc dédié à Henri. C'est l'histoire d'une petite fille qui veut se faire un tatou et sa grand-tante le lui refuse. Mais quand sa grand-tante lui donne le bain et qu'elle remonte ses manches, la mère s'étonne de pas pouvoir avoir un tatou alors que sa tante en a un. En fait ce sont les marques de la déportation... Là encore nous sommes sur les apparences et sur la façon dont elles peuvent être trompeuses.



© Illustration de Pef, extraite de la série « Les trois secrets d'Alexandra », Rue du monde



© Illustration de Pef, extraite de la série « Les trois secrets d'Alexandra », Rue du monde

Le troisième volet, qui s'appelle *Viva la liberté*, traite de la résistance à travers l'histoire d'un des membres du groupe Manouchian. Il s'agit de Rino Della Negra qui était à la fin des années trente un footballeur vedette du Red Star et qui a été fusillé en même temps que Missak Manouchian au mont Valérien. J'avais écrit une nouvelle sur lui, qui avait été distribuée à tous les spectateurs d'un match entre le Red

Les albums illustrés produisent une pratique du livre qui n'est pas forcément celle que l'on a en tête en tant que lecteur adulte.



© Illustration de Pef, extraite de la série « Les trois secrets d'Alexandra », Rue du monde

Star et l'Arménienne pour le soixantième anniversaire des fusillades de février 1944. Parmi les spectateurs, il y avait Foenkinos, l'ancien entraîneur de Rino Della Negra ainsi que son agent de liaison dans le groupe, Ines Tonsi, à laquelle j'ai adressé un clin d'œil dans l'album.

Vous évoquiez tout à l'heure la place des illustrations dans les albums de la littérature jeunesse. Comment travaillez-vous avec les illustrateurs ?

J'écris les textes, le travail des illustrateurs ne vient qu'après, il n'y a pas d'interférence entre nous. Je connais bien Pef et Laurent Corvaisier, je commence à bien connaître Jacques Fernandez, ce sont les illustrateurs avec qui j'ai travaillé, et il y a une véritable confiance entre nous. De plus, Rue du monde est une véritable « maison d'édition », dans laquelle il y a une élaboration collective dans le respect des responsabilités de chacun. On se met d'accord sur le séquençage, sur la place du dessin et des blocs d'écriture, sur le rythme du livre, ensuite le dessinateur a toute liberté d'interprétation de mes textes. Par exemple Pef a eu un énorme problème quand il a commencé à travailler sur la trilogie. C'était la première fois qu'il abordait cette période. Sur la couverture de Il faut désobéir on voit un gosse qui regarde arriver la machine de guerre allemande. Ce gosse c'est Pef parce qu'il avait cet âge-là quand il a vu des scènes de guerre lors du débarquement en Provence. Il a vu des parachutistes, ça peut être une chose très belle pour un petit garçon, c'est un

peu comme voir des anges descendre du ciel, sauf que ces anges-là étaient mitraillés et que c'étaient des anges morts qui arrivaient au sol. Pef a vu des avions qui s'écrasaient, des corps mutilés et d'un seul coup avec cette trilogie il a fallu qu'il affronte ces images du passé ce qui l'a conduit à produire un travail complètement différent de ce qu'il avait fait jusque là. Mais j'ignorais tout ça quand je lui ai transmis le texte et au final, nous avons tous été surpris par son travail, notamment sur la couleur, qui s'explique par cette dimension autobiographique.

Quelle approche avez-vous de la dimension éducative de vos albums ?

C'est une question qui ne m'effleure absolument pas, très sincèrement. Je sais où va être publié mon livre, dans quelle condition et il y a une sorte d'état mental qui s'installe en moi comme ça. Mais, à aucun moment je ne me place dans la position de délivrer un message, de faire une leçon. Tout se passe en amont, dans le fait d'essayer de trouver une histoire qui m'apprend des choses, qui me fait vibrer et qui d'un seul coup met en mouvement l'humanité des personnages. C'est ce qui m'arrive avec l'histoire des policiers de Nancy, avec Henri Krasucki ou Rino Della Negra. Il y a dans toutes ces histoires quelque chose qui me concerne, qui me touche mais qu'il a fallu que je cherche et que je trouve pour y avoir accès. Le fait que ces histoires sommeillaient et qu'elles aient pu aussi longtemps rester hors de mon regard me bouleverse. Et j'ai le sentiment qu'en me débrouillant bien, j'arriverai à faire passer cette émotion. Elle passera d'autant plus fortement qu'elle s'adresse à un public totalement vierge de connaissances sur la période. Mais, à aucun moment dans tout ce que j'ai écrit, il n'y a eu une volonté pédagogique qui soit entrée en ligne de compte.

Vous avez écrit Cannibale, un livre pour adulte en 1998 et ce travail vous a amené à écrire un récit pour enfant, L'enfant du zoo. Qu'est-ce qui vous a conduit à écrire deux récits à partir d'un même sujet ?

J'ai écrit Cannibale après un voyage en Nouvelle Calédonie au cours duquel j'avais été accueilli dans des tribus kanak. Là-bas, j'étais tombé encore sur une histoire absolument stupéfiante, celle d'une

centaine de Kanak qui avaient été transportés jusqu'à Paris en 1931 pour être exposés derrière les grilles du zoo en tant qu'hommes anthropophages dans le cadre de l'exposition coloniale. Ce livre a connu un vrai succès et il a notamment été lu à Canala, une petite ville d'où étaient originaires une partie des kanak qui avaient été utilisés comme anthropophages d'opérette. Le livre a été lu par les lycéens de Canala qui m'ont demandé de venir les rencontrer. A la fin de notre rencontre, une jeune fille est venue me voir, me disant que grâce à mon livre elle savait pourquoi elle portait un prénom allemand, Osla. En fait, son arrière-grand-mère alors enfant faisait partie des Kanak exposés et, elle avait été prêtée à un cirque allemand avec une partie du groupe pour une tournée en Allemagne ! Lors de cette tournée, les kanak avaient été conduits au zoo de Cologne où une famille influente n'ayant pas supporté de voir cet enfant dans une cage avaient obtenu qu'on lui en confie la garde jusqu'à la date prévue pour son retour chez elle. L'enfant avait ainsi passé trois mois dans cette famille dans laquelle il y avait une fille de son âge qui s'appelait Osla. A son retour en Nouvelle Calédonie, la famille kanak avait décidé de donner le prénom d'Osla, à une fille de chaque génération, pour remercier cette famille allemande de son acte de solidarité. Mais dans la famille kanak où cette tradition avait été maintenue, sa signification s'en était perdue et c'est en lisant Cannibale et en interrogeant la famille que la signification de la transmission de ce prénom allemand était revenue. Et donc j'ai écrit un texte qui s'appelle L'enfant du zoo et qui raconte exactement cette histoire.



© Illustration de Laurent Corvaisier, extraite de « L'enfant du zoo », Rue du monde



Missak, l'enfant de l'affiche rouge

Didier Daeninckx vient de publier *Missak, l'enfant de l'affiche rouge* (Rue du monde), un album de littérature jeunesse qui sort juste après la publication de *Missak* (Editions Perrin), un livre pour adultes qui raconte la vie de Missak Manouchian, fondateur du groupe Manouchian rassemblant pendant l'occupation des résistants d'origine immigrée. Pur hasard du calendrier, ces ouvrages sont publiés au même moment où le film *L'armée du crime* du cinéaste Robert Guédiguian est diffusé dans les salles. Pur hasard du calendrier, pas sûr, car Didier Daeninckx ne cache pas avoir été choqué par la récente création en France d'un ministère de l'immigration, ni d'avoir voulu restituer sa part de vérité quant au rôle joué par le groupe d'immigrés résistants de Manouchian.

« J'avais déjà écrit l'histoire d'un des membres de ce groupe dans *Viva la liberté* », raconte l'auteur. Cherchant des informations sur la vie du résistant fusillé au mont Valérien avec les autres membres de son groupe le 21 février 1944, Didier Daeninckx a procédé à des recherches concernant un portrait de Manouchian, peint dans les années 30 qu'il avait pu voir dans une exposition quelques années plus tôt. C'est ainsi qu'il a retrouvé la trace de Katia Guiragossian, petite-nièce de Mélinée et Missak Manouchian, qui disposait d'un fonds d'archives et de photographies familiales. Ce fonds comprenait notamment l'original de la lettre écrite par Missak à son épouse Mélinée quelques heures avant son exécution. Cette lettre très émouvante est reproduite en fac similé à la fin de l'ouvrage en même temps que d'autres documents.

« Nous nous sommes dit que l'engagement de cet immigré arménien pour la résistance méritait d'être partagé avec les enfants de notre époque et de ce pays » commente Alain Serres, l'éditeur. « Il s'agit d'un texte d'une grande sobriété, économe en mots, pouvant être lu par des enfants dès 7/8 ans », poursuit-il. En effet, « à la fin de l'album, malgré l'exécution, quelque part c'est la vie qui l'emporte puisque cette lettre mise en poésie par Louis Aragon et chantée par Léo Ferré se termine sur un ce message de Manouchian à Mélinée, lui demandant de vivre et d'avoir un enfant ».

L'illustration a été confiée à Laurent Corvaisier avec qui Daeninckx a déjà travaillé sur *L'enfant du zoo*. Suivant le découpage du texte qui alterne des allers-retours entre la vie quotidienne et heureuse de Missak Manouchian et les heures sombres qu'il a traversées durant sa vie depuis l'Arménie où il a connu le génocide jusqu'à son exécution à Paris. Corvaisier utilise l'alternance de la couleur et du noir et blanc pour faire ces va-et-vient sur des pages à rabat : des couleurs flamboyantes pour les heures heureuses, le noir et blanc à gros trait pour les moments graves. Le cours de l'histoire conduit inévitablement à la prédominance du noir et blanc en fin d'album, avec cependant une belle finale tout en couleur illustrant le dernier message de Missak à Mélinée.

